



Skén&graphie

Coulisses des arts du spectacle et des scènes émergentes

3 | Automne 2015

Les écritures dramatiques & la radio

Fautes d'impression de Laurence Sendrowicz

Zoé Schweitzer



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/skenographie/1245>

DOI : 10.4000/skenographie.1245

ISSN : 2553-1875

Éditeur

Presses universitaires de Franche-Comté

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2015

Pagination : 179-183

ISBN : 978-2-84867-537-4

ISSN : 1150-594X

Référence électronique

Zoé Schweitzer, « *Fautes d'impression* de Laurence Sendrowicz », *Skén&graphie* [En ligne], 3 | Automne 2015, mis en ligne le 30 novembre 2016, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/skenographie/1245> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/skenographie.1245>

Presses universitaires de Franche-Comté

FAUTES D'IMPRESSION
DE LAURENCE SENDROWICZ

ZOÉ SCHWEITZER

À propos de : *Fautes d'impression* écrit et interprété par Laurence Sendrowicz ; mise en scène et scénographie : Nafi Salah ; musique originale : Meïr Salah et Yaacov Salah ; lumières : Pascal Noel ; costumes : Esther Marty-Kouyate. Manufacture des Abbesses, Paris, août-octobre 2014

La traduction pour sujet, une traductrice (tourmentée) pour personnage : voici l'objet original qui est offert au spectateur de *Fautes d'impression*. Laurence Sendrowicz est connue des amateurs de théâtre pour ses traductions du plus célèbre dramaturge israélien moderne, Hanokh Levin (1943-1999). Elle traduit aussi, notamment, l'œuvre de Zeruya Shalev (1959), qui a obtenu le Prix Femina Étranger en 2014 avec *Ce qui reste de nos vies*. Laurence Sendrowicz est également comédienne. Ses deux activités sont associées ici pour en former une troisième : une pièce sur la traduction, qu'elle interprète.

Le sujet en est simple : Fany Barkowicz, traductrice des romans policiers de Daniel D, auteur à succès, mère de Simon et Mickaël, femme de Manu, a envoyé à l'éditeur non la traduction qu'elle doit remettre, mais son propre récit, qui a pour sujet l'aventure épique et bouleversante de son père et de son oncle qui ont échappé à la déportation en 1942. La pièce commence lorsque l'éditeur redouté l'appelle pour la féliciter, inconscient de la subtilisation, et s'achève avec la reprise du manuscrit original et l'envoi de la traduction prévue.

Une scénographie minimale – une boîte noire, une table de café, un pupitre et un tabouret rouge – sans affectation décorative, des éclairages précis et utiles offrent un écrin à la comédienne qui occupe seule la scène pendant près d'une heure. Sa voix est parfois relayée, ponctuée ou prolongée par quelques effets sonores, qui ne sont jamais illustratifs. À aucun moment, la pièce ne tombe dans le recueil de bons mots et d'anecdotes, florilège d'épisodes plaisants, piquants ou bouleversants, ou ne se transforme en expérience illustrée des bonnes et mauvaises manières de traduire. Cela tient à la fois au jeu sensible de la comédienne et à la simplicité de l'écriture dramatique qui soutient une intrigue soigneusement construite.

Mettre en lumière ce qui est normalement tu. Traducteur aux premières loges, traducteur sous les projecteurs, tel est le pari dramaturgique de la pièce. Les jeux de miroirs ne s'arrêtent pas aux échos thématiques entre le roman à traduire et le récit écrit, entre le personnage de la pièce et la biographie de l'auteur ; l'histoire de cette Fany Barkowicz semble en effet rejouer, sur un mode sombre et parfois amer, le projet théâtral, réussi et abouti, de Laurence Sendrowicz : la pièce commence donc quand la traductrice raccroche le téléphone et se trouve entraînée dans un tourbillon d'actions, de pensées et de souvenirs qui s'achève par l'effondrement de la jeune femme et la remise à l'éditeur du bon manuscrit grâce à un mari diligent qui plaide l'erreur électronique. Tentative d'émancipation de la traductrice, peut-être aussi de l'épouse serviable et de la mère dévouée toujours inquiète pour ses (grands) garçons. Le retour à la normale clôt ce qui semble devoir rester une parenthèse, vaine tentative d'échapper à la condition ancillaire de traductrice. Mais à la faveur du spectacle de Laurence Sendrowicz qui représente les vains efforts de la traductrice Fany Barkowicz pour passer sous la pleine lumière et avoir la reconnaissance désirée et méritée, la traduction est sortie de l'ombre pour devenir un matériau dramatique. Il ne s'agit pas seulement d'un divertissement réflexif sur le modèle de nombreuses comédies musicales dont l'intrigue tourne autour de la création nouveau show à Broadway, mais d'une représentation, dramatisée et plaisante, de la condition ontologique de traducteur, pris dans les rets d'exigences multiples et contradictoires, et d'un éloge de la traduction.

L'image du passage, du franchissement structure le spectacle : elle n'est pas seulement une métaphore convenue pour décrire la traduction, donc particulièrement adaptée à résumer le sujet de cette pièce qui porte sur le travail du traducteur et les difficultés du transfert linguistique ; elle se trouve aussi actualisée en un sens à la fois très concret et beaucoup plus tragique, avec le sujet du récit de la traductrice de la fiction. Son récit raconte comment son père et son oncle ont échappé à la déportation en franchissant des montagnes grâce à l'aide d'un passeur habile. Le passeur est donc celui qui sauve et permet la survie grâce à sa bienveillance et à son intelligence. D'un passeur l'autre, il est tentant, et assez bouleversant, d'imaginer que la vocation de l'une tire son origine de l'action de l'autre, voire qu'une même éthique est à l'œuvre, faite de fidélité et de dévouement. C'est un autre passage qui s'opère entre Fany Barkowicz et Laurence Sendrowicz : la dramaturge glisse du théâtre au récit, entremêle fiction et témoignage, tandis que le personnage de théâtre transforme un épisode autobiographique fondateur et poignant en un récit, et cette mémoire vive, sauvée de l'oubli, garantit la continuité entre les générations et les époques, entre les vivants et les morts. *Fautes d'impression* associe ainsi trois idées du passage qui sont étroitement solidaires : traversée d'une terre à une autre, conçue comme espace géographique et aire linguistique, franchissement des mondes, à la fois la mort et de la vie, le passé et le présent, le témoignage et l'imagination, et continuité éthique, dans l'action et la pensée. Le geste délicat de la main de la comédienne qui désigne cette époque inoubliable et révolue est celui-là même qui nous renvoie au présent de la scène et de l'histoire.

En tissant l'histoire tragique passée et les aventures burlesques du présent, grâce à une mise en scène qui évoque subtilement cette année 1942, notamment par des effets sonores, et un jeu au large chromatisme, l'aventure singulière devient histoire commune, si bien que c'est finalement un double mouvement qui se joue, à la fois affirmation de la nécessité du passage et possibilité pour le spectateur de se trouver au lieu même où il s'accomplit, dans un espace aux contours mobiles, c'est-à-dire, d'une certaine manière, à un endroit analogue à celui où se trouve le traducteur en plein travail.

Les ruptures constantes de tonalités et de styles et les trouvailles langagières sont deux ressorts de la réussite du spectacle. Les premières empêchent le spectateur de tomber dans une passivité distanciée en le maintenant dans un éveil réflexif et créatif qui permet d'accueillir les secondes. Le texte est émaillé d'images percutantes, d'expressions efficaces dont la pertinence suscite l'assentiment immédiat du spectateur. Deux exemples : traduire c'est respirer avec, ou la description de la traductrice en « fourmi-mouche », monstre impuissant, toujours pris entre deux exigences, la rigueur et la fidélité. Que ces deux éléments se trouvent aussi dans de nombreuses pièces de Levin éclaire la genèse créatrice de la pièce de Laurence Sendrowicz : l'expérience de la traduction n'est pas seulement un thème, riche d'effets comiques, que l'on pourrait croire extérieur ; elle nourrit en profondeur la création dramatique de l'auteur et constitue cet ingrédient essentiel qui permet justement la transformation des aventures diverses en une œuvre sensible et juste.

L'intérêt pour la traduction s'observe également dans le champ universitaire et critique. En est emblématique l'ambitieux projet d'une *Histoire des traductions en langue française* du Moyen-Âge au XX^e siècle, dont deux volumes consacrés au XIX^e et aux XVII^e et XVIII^e siècles ont déjà parus (Verdier, 2012 et 2014). Ces ouvrages auxquels ont contribué de nombreux chercheurs spécialistes de langues et de disciplines différentes dressent conjointement une histoire de la notion de traduction et de ses théories et une histoire des pratiques et des œuvres traduites, sans se restreindre au strict champ littéraire. Bref, tout se passe comme si notre époque polyglotte et mondialisée s'intéressait au geste de la traduction et au métier de traducteur en tant qu'ils sont des lieux de négociation privilégiés entre les cultures et les individus et une modalité fondamentale, sinon exemplaire, de la transmission.

Entre la pièce de Laurence Sendrowicz et cette somme critique, il existe des liens manifestes. D'une part, montrer les succès et les erreurs de traduction, la difficulté foncière du transfert d'une langue à une autre, c'est aussi inviter à réfléchir aux délimitations, aux déterminations, aux manières de penser et d'agir. L'auteur de *Fautes d'impression* puise dans sa connaissance de l'hébreu et sa pratique des jeux lexicaux et des divergences

de conceptions qui sont propices à des quiproquos et des malentendus riches d'effets comiques, mais sources aussi d'interrogations sur notre perception du monde. D'autre part, c'est toute la fécondité créatrice de la traduction qui apparaît. Que le traducteur soit un interprète et la traduction une création originale, avec ses qualités propres, et pas seulement une dégradation d'un texte initial, voilà des idées qui peuvent paraître banales mais qui, étant précisément montrées et illustrées, se trouvent dotées d'une pertinence accrue. Le personnage de *Fautes d'impression*, par sa trajectoire même qui l'amène à écrire un récit bouleversant sur son histoire familiale qu'elle réussit à faire passer pour la traduction d'un roman auprès de son éditeur, l'illustre sur un mode à la fois comique et grinçant. La pratique de la traduction est une pratique littéraire, à la fois palliatif et dérivatif d'un désir d'écrire qui n'ose aboutir. Si la traduction est présentée comme un piège par le personnage de Fanny Barkowicz qui n'ose faire lire son récit ni se dévoiler comme auteur, elle est aussi ce qui lui permet de mener à terme une œuvre originale, qu'elle donne à entendre par le jeu des dialogues de la pièce, et qui permet au spectateur de la considérer comme écrivain, de même que l'auteur de la pièce. C'est aussi à une réflexion sur notre monde délimité, déterminé qu'invite *Fautes d'impression*, sur la nature du geste créateur et la place du texte dans la société.



Laurence Sendrowicz dans *Fautes d'impression* ©Thérèse Gacon